



Bruxelles, place du Luxembourg.

## S'ACCOUTUMER À BRUXELLES : UN ENFANT NÉERLANDAIS DANS LA CAPITALE BELGE

---

Publié dans *Septentrion* 2009/4.

Voir [www.onserfdeel.be](http://www.onserfdeel.be) ou [www.onserfdeel.nl](http://www.onserfdeel.nl).

J'avais treize ans en 1966. J'étais préoccupée par la lente éclosion de mon corps, par mon étonnement face aux clichés relatifs aux jeunes filles et aux femmes et par le déménagement imminent qui, depuis un village néerlandais, devait nous conduire à Bruxelles. Mon père allait y devenir professeur à la Faculté universitaire de théologie protestante dans la rue des Bollandistes, institut qui est encore toujours bilingue aujourd'hui. Mes parents étaient larges d'esprit dans leur pratique du protestantisme, religion qui ne représentait qu'un pour cent de la population belge. D'autres enfants me demandaient si «protestant» signifiait également «chrétien». Le catholicisme était encore prédominant à cette époque. «Qu'est-ce que c'est que ces cages d'oiseaux?» demanda ma petite sœur lorsque nous traversions la Flandre. «C'est pour honorer Marie», dit notre père, «cela contient une statuette de Marie». Ce qui inspira cette réflexion à ma petite sœur: «Qui a l'idée d'enfermer Marie dans une cage?»

Ce que je savais de Bruxelles, je le tenais du programme de télévision *De Verrekijker* (La Longue-Vue). Chaque mercredi après-midi nous pouvions rester pendant une demi-heure devant l'unique télévision de la maison, dans la chambre de notre grand-mère qui habitait chez nous. *De Verrekijker* m'avait montré l'Atomium alors que j'ignorais encore que j'habiterais un jour dans le voisinage. C'était à mes yeux une construction étonnante.

Nous nous installerions à Etterbeek. La connotation peu appétissante de ce nom, *etter* signifiant «pus», me remplissait d'inquiétude, et je rêvai une nuit que je me tenais dans un ruisseau plein de pus et de glaires. Mes parents avaient trouvé à Etterbeek une maison à louer. La propriétaire avait promis de faire retapisser toutes les pièces et leur avait montré les échantillons de papier peint avec fleurs, guirlandes et autres motifs tape-à-l'œil qui avaient sa préférence. Mes parents expliquèrent prudemment qu'à leur goût il fallait choisir un papier uni, beige ou blanc cassé. Ils n'acceptèrent l'explosion florale souhaitée par la propriétaire que pour le vestiaire.

C'est ainsi que nous nous sommes installés cet été-là dans la vieille maison proche de l'endroit où travaillait mon père. Mes parents avaient emmené un technicien pour contrôler le câblage électrique, qui datait manifestement d'avant la guerre. Je le remarquai lorsque, voulant passer ma chambre à l'aspirateur, je constatai que je ne pouvais qu'allumer et éteindre la lumière avec la pédale de l'aspirateur. Il n'y avait pas non plus d'eau chaude à la cuisine. Par contre, il y avait de l'espace. Toute la ville donnait d'ailleurs une impression d'espace et de grandeur, domaine dans lequel les Pays-Bas n'ont jamais excellé. Nous étions fiers d'habiter à proximité d'un monument aussi imposant que le Cinquantenaire, même si c'est seulement plus tard que nous nous sommes rendu compte que cet arc de triomphe était là en raison de l'expulsion des «Hollandais». Lorsque je fus confrontée plus tard à ces faits lors de la leçon d'histoire dans notre école d'Etterbeek, j'eus l'impression que les regards de toute la classe étaient braqués sur moi.

C'est avec étonnement que nous embrassons du regard la place Montgomery, qui était encore à l'époque une grande étendue asphaltée, sur laquelle les autos, venant de tous les côtés, roulaient jusqu'au moment où elles se trouvaient immobilisées. Nous les dépassions en sifflotant, car on avançait plus vite sur ses deux jambes.

Nous n'avons pas tardé à comprendre qu'il était difficile de maintenir certaines habitudes. Dès le second soir après notre arrivée, je fis une petite promenade dans le voisinage, ainsi que j'en avais l'habitude au village. Un peu plus loin, dans une rue tranquille, je remarquai qu'un homme me suivait. Je traversai la rue. Lui aussi. Je retraversai la rue. Lui aussi. Je rentrai alors à la maison en galopant et décidai de ne plus faire de promenades vespérales toute seule. Ma sœur cadette, qui allait chaque jour seule à l'école primaire néerlandaise, eut affaire plus d'une fois à des autos dans lesquelles un homme gesticulait de façon bizarre, encore qu'elle ne sût pas pourquoi à l'époque.

Nous avions également l'habitude de prendre la bicyclette. Il apparut que c'était une activité nettement plus dangereuse et fatigante à Bruxelles. Les pistes cyclables, là où il y en avait, s'interrompaient tout à coup, et maintenant que nous formions, en tant que cyclistes, une petite minorité, nous remarquions que plus d'un automobiliste ne tenait guère compte de nous. J'ai donc pris le tram et c'est ainsi que j'ai appris les premiers mots inconnus: ne parlez pas avec le *wattman*. Lorsque je fréquentai avec deux de mes sœurs notre nouvelle école, un lycée flamand, ce vocabulaire ne fit que s'élargir. On nous disait que nous devons emmener des *turnpantoffels* (pantoufles de gymnastique), tandis que, pour des Néerlandais, le mot *pantoffels* désigne des chaussures posées au pied du lit et qui ne se mettent qu'à l'intérieur de la maison. On entendait crier en néerlandais dans les couloirs: *Ge moogt gaan, maar ge moogt niet lopen* (Vous pouvez aller, mais vous ne pouvez pas marcher (*lopen*)). Il faut savoir que pour les Flamands *lopen* signifie «courir», pour les Néerlandais «marcher». Certains élèves néerlandais refusaient alors délibérément d'avancer. Le premier jour, nous devons nous lever à l'appel, par ordre alphabétique, de notre nom de famille. En effet, nous serions appelés désormais par notre nom de famille au lieu de notre prénom. Notre nom de famille à nous s'écrit avec un v minuscule et nous étions jusqu'alors mentionnés dans l'annuaire des téléphones sous la lettre L, de sorte que lorsqu'on en arriva à cette lettre, nous nous levâmes bien sagement, mais nous reçûmes une réprimande pour notre distraction. Il en fut de même à la lettre V.

## LA FORCE D'UNE FEUILLE AUTOMNALE

À l'école la discipline était nettement plus sévère que nous n'en avons l'habitude aux Pays-Bas, ce qui explique qu'aujourd'hui bien des Néerlandais des régions frontalières confient leurs enfants à des écoles flamandes. Mais pour nous, c'était une transition brutale de voir se refermer des portails derrière nous, ce qui nous empêchait de gagner la rue pendant la récréation, et, lorsque la cloche sonnait, de nous mettre en rang deux par deux entre des lignes peintes jusqu'à ce qu'un enseignant vint nous chercher. De même, l'habitude qu'avaient beaucoup d'élèves, aussi jeunes fussent-ils, de se saluer en se serrant la main, nous parut initialement plutôt étrange et vieillotte. Par contre, j'admirais le plurilinguisme de mes camarades de classe. Ils parlaient, et le néerlandais, et le français, et le dialecte de leurs grands-parents. Ce dernier point me donna l'impression d'être moins enracinée qu'eux. Quant à leur connaissance du français, elle fit que, pendant des années, je suivis le cours de français sans ouvrir la bouche, même si j'apprenais à parler la langue. Certains condisciples étaient parfaitement conscients de mon retard et s'en servaient, quand je les côtoyais dans la cour de récréation, pour passer au français et neutraliser ainsi, de subtile façon, l'étrangère. Il y avait un professeur de français gentil, serviable, qui nous invita, ma sœur aînée et moi, à suivre des cours particuliers à son domicile. Nous étions là, embarrassées, poussant de petits rires étouffés, dans une grande pièce obscure qui se caractérisait par des murs ornés de l'espèce de papier que nous n'avions que dans notre vestiaire et par une poule en porcelaine dans l'âtre. Nous devions essayer de répéter de longues phrases françaises. Une de mes sœurs cadettes avait un autre professeur qui tentait d'inculquer vigoureusement à ses élèves néerlandais ce qu'ils étaient incapables de faire, par exemple de prononcer correctement des mots tels que «monsieur». Beaucoup de Néerlandais ont tendance dans ce cas à avancer les lèvres et à produire un son chuintant. C'est ce qu'on remarque encore et toujours lorsqu'une grosse légume du monde sportif parle à la télévision de «chef de mission» ou que le mot français «direction» est prononcé à la gare de la petite ville frontalière de Roosendaal. Mais les élèves, déjà attardés, n'en devenaient pas plus confiants en leurs moyens. Un certain nombre de professeurs avaient d'ailleurs encore été élevés eux-mêmes en français. Mon professeur de néerlandais nous raconta qu'il devait, en tant qu'élève, aller à confesse chaque fois précisément qu'il avait un cours de néerlandais.

Dans les années 1960, à la radio et à la télévision, on accordait bien plus d'attention qu'aujourd'hui à l'usage d'une langue correcte, inspirée surtout par le néerlandais des Pays-Bas. Ainsi, nous nous retrouvions parfois, en tant qu'élèves néerlandais, dans une situation étrange: il arrivait qu'un professeur nous demande si un mot ou une phrase étaient corrects. Par exemple, s'il devait écrire *burgermeester* ou *burgemeester* (bourgmestre). Un élève n'aime pas être le professeur de son professeur, certainement pas quand il sait que l'un des clichés les plus persistants concernant les Néerlandais était, et est encore, qu'ils sont imbus d'eux-mêmes. Ce qui n'était pas tout à fait faux à l'époque, mais de tels clichés ne valent pas pour une élève timide.

Après un an, à notre grand soulagement, on modifia la manière de remettre les bulletins de fin d'année. Nous devions nous rassembler au Théâtre flamand et monter chacun à notre tour sur le podium. Les élèves ayant obtenu les meilleurs résultats y recevaient des livres portant des titres tels que *De idee van het personalisme* (La Notion de personnalisme). J'étais, avec une autre fille, la première de la classe. Heureusement, je ne devais donc pas marcher en tête, car je n'avais pas la moindre idée de ce qu'il me fallait faire. Aux Pays-Bas, on recevait son bulletin et on le ramenait à la maison, c'est tout. Nous étions tout particulièrement embarrassés par le palmarès qui indiquait les points obtenus par chaque élève et nous

classait du meilleur au plus médiocre, sans mentionner par ailleurs qui était un excellent pianiste ou qui possédait de nombreuses aptitudes sociales. Plus tard seulement, je compris que le comportement agressif d'une fille de ma classe découlait probablement du fait qu'elle se rendait compte que pouvaient venir d'un autre pays des élèves capables de vous déloger d'une place enviable.

Alors que le directeur de mon école précédente venait faire un brin de causette avec vous, celui du lycée traversait la cour de l'école comme un monarque. Un beau jour, une feuille automnale avait atterri sur sa chevelure luxuriante. À elle seule, cette petite feuille inversa totalement l'image du chef inaccessible. J'aimerais bien pouvoir écrire ainsi, me dis-je, avec l'effet de cette feuille automnale. D'autre part, nous remarquions qu'il existait également une relativisation de cette hiérarchie, et un terreau où fleurissait un sens salutaire de l'absurde, dû sans doute à une histoire riche en puissances dominatrices, alors que la Hollande, précisément, avait été dirigée très tôt par ses propres citoyens haut placés.

### À LA RECHERCHE D'UN MAILLOT

Pendant que j'allais à l'école à Bruxelles, les querelles linguistiques éclatèrent à Louvain, et l'on entama la construction de Louvain-la-Neuve et la scission de la riche bibliothèque universitaire, les numéros pairs allant à Louvain-la-Neuve, les numéros impairs restant à *Leuven*. La Flandre ne connaissait pas encore le vigoureux épanouissement économique et culturel qui est le sien aujourd'hui et la relation avec les Pays-Bas était différente elle aussi. D'une part, nombreux étaient ceux qui s'élevaient contre les Pays-Bas, d'autre part on relevait une certaine admiration, laquelle a disparu entre-temps. Beaucoup de Flamands regardaient les programmes des chaînes de télévision néerlandaises, tandis que les Néerlandais ont tendance aujourd'hui à suivre les émissions de la télévision publique flamande. Jusque bien avant dans les années 1970 on assista également à l'intense floraison d'une culture réciproque de la blague. Mes condisciples flamands, embarrassés quand j'étais à proximité, chuchotaient leurs «blagues hollandaises», qui parlaient immanquablement de parcimonie, tandis que les Néerlandais racontaient à haute voix leurs blagues belges, qui parlaient immanquablement de bêtise. Mais comme c'est si souvent le cas aux Pays-Bas, cette mode devint trop insistante. Je me souviens d'enfants qui, le pouce dirigé vers le bas, indiquaient en criant où était la baraque à frites quand ils voyaient notre plaque d'immatriculation belge.

Au lycée, il y avait des condisciples décidés à soutenir résolument la cause flamande en déclarant qu'ils ne parleraient pas un mot de français à Bruxelles, ce qui, à l'époque, était plus difficile qu'aujourd'hui. Dans bien des magasins, on relevait un refus arrogant de parler le néerlandais. Parfois, il ne s'agissait pas de refus, mais d'incapacité. Je me souviens par exemple de vendeuses dans un magasin de vêtements qui lisaient à voix haute le mot néerlandais *japon* (robe) et se demandaient ce que cela avait de japonais. Nous aussi, nous nous emberlificotons parfois dans ce genre de malentendus. Notre mère, qui était entrée en plein hiver dans un magasin pour acheter un *maillot* (mot fréquemment employé en néerlandais des Pays-Bas pour désigner un «collant»), s'étonna de voir que la vendeuse ne revenait pas immédiatement. Elle s'amena finalement avec un maillot de bain. Et lorsque mon frère cria, par l'interphone de la faculté protestante bilingue mais possédant un concierge unilingue, que lui et ses camarades avaient une *dispuut*, terme néerlandais courant pour désigner un débat estudiantin, seule réponse du concierge fut: «C'est grave». Le français dominait la ville plus qu'aujourd'hui. Je me souviens des nombreuses affiches du Front



Le 22 mai 1967: les pompiers évacuent le grand magasin À l'Innovation en proie aux flammes. Néanmoins plus de trois cents personnes y trouveront la mort.

des francophones, qui m'avaient l'air agressives. Et avant que la bibliothèque publique de langue néerlandaise n'apparaisse sur la place de la Monnaie, je visitai un jour avec l'école une bibliothèque flamande où, à ma grande surprise, il y avait moins de livres que chez nous à la maison.

Entre-temps, des mots néerlandais de Flandre coloraient notre vocabulaire et y étaient intégrés affectueusement. Cela ne nous étonnait plus et nous commençons à notre tour à nous étonner des habitudes néerlandaises. S'il était encore étrange initialement qu'on reçoive, en tant qu'enfant, de la bière de table à midi chez une amie, plus tard on comprit à son tour les blagues sur les Néerlandais qui demandaient à leur hôte: «Que voulez-vous boire?», alors que le choix se limitait à du lait et à du lait battu. Et nous étions surprises que les «Hollandais», à Bruxelles, demandent le chemin à des Flamands dans leur minable français, se comportent fréquemment comme des conquérants dans leur pays d'accueil ou, s'ils habitaient à Bruxelles, mentionnent en français le nom de leur rue sur leur carte de visite parce que ce serait plus chic.

La ville nous devint familière. Nous faisons des emplettes rue Neuve, entrons volontiers dans un centre de design situé dans la galerie Ravenstein, montrions fièrement à nos invités les plus beaux parcs et édifices, buvions un verre à La Bécasse ou à La Rose blanche ou au Roi d'Espagne, mangions de la soupe à l'oignon à La Grande Porte, avec accompagnement de musique classique, ou une choucroute au restaurant situé autrefois boulevard Anspach et qui offrait des dizaines de variétés de choucroute. Mes parents mettaient également de l'argent de côté pour pouvoir se permettre un restaurant un peu plus cher dans les grandes occasions.

Je m'étais également habituée aux mendiants adossés aux façades et je recourais aux mots de français que je possédais pour parler à la vieille dame qui, sur le plus beau parking d'Europe, la Grand-Place, ne parvenait pas à rentrer chez elle sans aide. Elle racontait que cette place avait été une vraie merveille, un jour qu'elle était fermée aux voitures. Elle n'aura jamais connu le jour où ces autos disparurent pour de bon.

Le 22 mai 1967 j'étais quelque part dans le centre-ville lorsque passèrent en mugissant de nombreuses voitures de pompiers. L'imposant grand magasin À l'Innovation était la proie des flammes. Il avait été construit en partie par Victor Horta, avec une partie centrale ouverte sur laquelle donnaient tous les étages et où l'on voyait, très haut au-dessus de sa tête, la coupole de lumière. La construction, qui comprenait en fait trois bâtiments, était une sorte de labyrinthe. En moins de temps qu'il ne faut pour le dire, l'édifice flamba de bas en haut. Des photos parues dans les journaux montraient les gens qui essayaient de se sauver en utilisant des cordes, des échelles ou les rebords des fenêtres, la bataille menée par les pompiers, les morts. Trois cent vingt-trois. Il n'y avait pas d'installation d'extinction par eau diffusée et beaucoup d'issues de secours ne s'ouvraient pas.

À cette époque, bien des bâtiments disparaissaient également intentionnellement. Par la suite seulement, certaines vieilles façades furent épargnées, derrière lesquelles on modifiait entièrement l'intérieur. Et ainsi, je participerais dans les années 1970 aux actions menées contre la démolition du quartier Nord à Bruxelles. Paul Vanden Boeynants et Charly De Pauw y développèrent un projet mégalomane, intitulé *Manhattan*, nom prononcé à la française. Ce quartier populaire fut rasé en dépit de toutes les protestations des habitants. On démantela d'abord le cœur, l'église et la paroisse. Entre les tours devait s'ouvrir un carrefour de routes reliant le nord de l'Europe au sud, et l'est à l'ouest. On pensait encore fortement en termes de circulation automobile. Le quartier a aujourd'hui un aspect différent de ce que prévoyaient les premiers projets, même si l'on ne retrouve pratiquement plus la moindre trace du passé.

Aujourd'hui, quarante ans plus tard, il y a bien d'autres choses qui offrent un aspect tout à fait différent. Mais nous trouvons encore toujours notre chemin à Bruxelles, le chemin que nous avons appris à connaître lorsque nous étions enfants.

#### **Joke van Leeuwen**

Poète - Prosateur - Illustratrice.

info@jokevanleeuwen.com

Traduit du néerlandais par Marnix Vincent.

[www.jokevanleeuwen.com](http://www.jokevanleeuwen.com)

Joke van Leeuwen a publié chez *Ons Erfdeel vzw*, association flamando-néerlandaise éditrice de *Septentrion*, *Waarom een buitenboordmotor eenzaam is* (La Solitude du hors-bord), un livre consacré à la langue néerlandaise «pour enfants et autres personnes» (voir *Septentrion*, XXXV, n° 3, 2006, pp. 40-53).

Dans le courant de 2010, *Ons Erfdeel vzw* publiera également une anthologie composée par Joke van Leeuwen et comprenant cinquante poèmes modernes en néerlandais.

Chaque poème sera accompagné d'un dessin dû à un illustrateur contemporain néerlandais ou flamand.

## Joke van Leeuwen

J'entrai là-bas dans un magasin pour  
acheter une chose qui existait.  
Ils ne pouvaient pas me comprendre,  
j'indiquai donc la couleur, me tus si vide,  
me penchai si ronde, frémis si légère,  
mimai hauteur, longueur, largeur.  
Ils disaient: wiwi wiwiwi  
et couvrirent tout leur comptoir  
de bien des choses dont je ne voulais pas.  
Il me fallait rentrer chez moi. Il me fallait  
des mots en plus. Mais comment savoir  
si ce que je disais avec mes mots  
et eux avec les leurs, portait  
le même nom dans leur langue?

Traduit du néerlandais  
par Marnix Vincent.

*Ik ging daar naar een winkel om  
iets wat bestond te kopen.  
Ze konden mij daar niet verstaan,  
dus wees ik kleur aan, zweeg hoe hol,  
boog ik hoe rond, trilde hoe licht,  
bewoog ik hoogte, lengte, breedte.  
Ze zeiden: wiewie wiewiewie  
en legden heel hun toonbank vol  
met veel wat ik niet wilde.  
Ik moest naar huis terug. Ik moest  
er woorden bij. Maar hoe te weten  
of wat ik in mijn woorden zei  
en zij in hun taal anders ook  
in hun taal net zo heette.*

Uit «Kind in Brussel», in  
*Vier manieren om op iemand te wachten* (2001).